

Roger DUPUY, *La Garde nationale 1789-1872*

Annie Crépin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12390>

DOI : 10.4000/ahrf.12390

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

Pagination : 231-233

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « Roger DUPUY, *La Garde nationale 1789-1872* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 367 | janvier-mars 2012, mis en ligne le 12 septembre 2012, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12390> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12390>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Roger DUPUY, *La Garde nationale* 1789-1872

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

Roger DUPUY, *La Garde nationale 1789-1872*, Paris, Gallimard, 2010, 606 p., ISBN 978-2-07-034716-2, 11 €.

- 1 En 1972, Roger Dupuy publiait la thèse qu'il avait consacrée à la Garde nationale en Ille-et-Vilaine, depuis les débuts de l'épisode révolutionnaire, jusqu'en mars 1793. Fruits d'un intérêt jamais démenti, on peut citer dans des registres différents l'article que l'auteur rédigea sur l'histoire de la Garde nationale pendant la Révolution et le Directoire dans le *Dictionnaire historique de la Révolution française* en 1989 puis un colloque qu'il co-dirigea avec Serge Bianchi à l'université de Rennes, *La Garde nationale entre nation et peuple en armes, mythes et réalités, 1789-1871*, dont les actes parurent en 2006.
- 2 Pour l'auteur, la Garde nationale est un acteur collectif de premier plan, tombé dans l'oubli ou même le déni à partir de la III^e République et dont il a entrepris de réévaluer le rôle, quitte parfois à le surévaluer. C'est sous un angle presque exclusivement politique que l'auteur se place dans cette vaste synthèse de près de 600 pages. Ce faisant, il témoigne d'une certaine originalité ou d'un souci d'aller à contre-courant des tendances historiographiques actuelles ; d'abord dans sa volonté de retour à une historiographie classique dans la lignée de Louis Girard en 1964 à propos de la Garde des monarchies censitaires et du XIX^e siècle, en enrichissant les analyses de celui-ci par l'apport de nouveaux travaux et en étendant les perspectives de l'historien dix-neuviémiste en amont, à la période cruciale de la Révolution française : ainsi qu'on ne cherche pas dans ces pages – et Roger Dupuy l'explique dans son introduction – une analyse anthropologique ou culturelle. Ensuite en mettant l'accent sur l'espace politique parisien, alors que les historiens de la Révolution et de la première moitié du

XIX^e siècle mettent désormais la province en lumière. N'intitule-t-il pas son introduction « La Garde nationale ou Paris et les fusils de la Révolution » ?

- 3 En fait, l'auteur dans les très belles pages de sa conclusion dit qu'en évoquant la Garde nationale, il a voulu écrire une « histoire [...] des moments et des formes d'insurrection notamment à Paris, depuis juillet 1789 jusqu'à la commune de 1871 » (p. 537).
- 4 L'ouvrage est structuré en seize chapitres dont dix concernent la période révolutionnaire proprement dite. C'est à eux que sera consacré ce compte rendu ; au sein de ceux-ci, deux traitent de l'histoire de la Garde nationale dans les départements. Roger Dupuy relit l'histoire de la Révolution et des journées révolutionnaires en fonction de la place qu'il accorde à la Garde nationale, minorée jusqu'ici selon lui, et qu'il situe au contraire au cœur d'une « politique de la rue ». Il s'inscrit donc en faux contre la vision traditionnelle d'une institution à la remorque des événements. Tout au long de ces chapitres, (et ultérieurement dans les chapitres qui traitent des révolutions réussies ou manquées du XIX^e siècle), l'auteur reprend l'histoire des insurrections parisiennes en montrant comment la Garde nationale, utilisée pour les contrer, peut aussi assurer le succès de ces journées.
- 5 Il analyse l'ambivalence foncière de l'institution dès son origine ou pour mieux dire sa bivalence, puisqu'elle est à la fois force de maintien de l'ordre et incarnation de la souveraineté nationale et de l'unanimité du Tiers, élevée à la hauteur d'un mythe. À Paris, elle semble incarner l'unité du peuple, à condition de se souvenir que celui-ci représente une réalité mouvante et plurielle. Roger Dupuy considère d'ailleurs que son étude de l'évolution de la Garde nationale représente une approche pertinente des comportements politiques des classes moyennes, qu'en particulier au cours de la période 1792-an II, son attitude est le meilleur indicateur des rapports de forces entre bourgeois, sans-culottisés ou non, et milieux populaires ; la Garde nationale étant la fraction de la bourgeoisie la plus sensible à l'évocation de l'été 1789 et à l'identification entre volonté politique du Tiers et souveraineté nationale.
- 6 Ainsi, lors de sa création, la Garde apparaît-elle comme le résultat de l'armement de toutes les composantes du tiers état. C'est que, de juin à août 1789, il s'agit essentiellement de remporter la victoire contre l'absolutisme et les privilégiés et les classes moyennes ont alors besoin du peuple. Ensuite, il faut obliger celui-ci à limiter ses exigences à la fois par la force et la persuasion. Au fil des pages qui concernent cette première période de la Révolution, Roger Dupuy se livre, non à une réhabilitation, mais à une réévaluation du rôle de La Fayette dont il montre qu'il joue un rôle déterminant à la tête de la Garde parisienne et grâce à elle. Saisissant fort bien l'ambivalence qui est au fondement de l'existence de l'institution, en même temps qu'il ne refuse pas toute ouverture au peuple, il se révèle habile manœuvrier par la création en son sein de compagnies soldées et d'élite, par la gestion de ce noyau professionnel et bourgeois et par la mise en place d'un système complexe de renseignement et de contrôle de la rue parisienne. Il n'aurait pas été seulement un idéaliste naïf, dupe de la cour, mais aussi l'incarnation d'une novation institutionnelle et d'une voie médiane entre l'agitation populaire et la réaction aristocratique, souhaitée par une majorité de Français. Il réussit tout de même plus de deux ans et demi dans cette posture, réussite qui culmine dans la mobilisation parisienne et nationale « aboutissant à l'apothéose patriotique donc anti-aristocratique du 14 juillet 1790 » (p. 64).
- 7 On perçoit aussi l'ambivalence de la Garde nationale dans son organisation par les constituants qui n'est définitive qu'en septembre 1791 ; pour préserver les acquis de la

Révolution, les constituants gardent l'appel à l'insurrection populaire comme ultime recours mais s'empressent aussi d'en limiter l'application. Or moins d'un an après, des gardes nationaux parisiens, certes appuyés par des provinciaux, mettent fin à cette construction savante mais révélatrice de la méfiance des constituants et du même coup à la Constitution de 91. Cela nous vaut une analyse très fine et très nuancée du processus de radicalisation. L'auteur pense que, plutôt que radicalisation, il y a lassitude des modérés partisans de l'ordre constitutionnel qui jugent que le roi le bafoue et que la voie fayettiste est une impasse ; ils s'abstiennent donc d'intervenir contre les initiatives populaires et bientôt s'y rallient sur fond d'abolition de fait de la distinction entre actifs et passifs et afflux de ces derniers dans les bataillons parisiens. Mais le ralliement des modérés est très prudent et, le matin du 10 août, la radicalisation ne semble pas encore aller de soi pour la plupart des bataillons parisiens. Une partie des gardes nationaux affectés à la défense des Tuileries ne bougent pas, voire tirent sur les autres.

- 8 Pour Roger Dupuy, la radicalisation se produit en aval du 10 août, la réorganisation de la Garde conduit à une étroite dépendance envers les sections et le poids des plus révolutionnaires est renforcé par rapport aux modérées. De la mi-août à septembre 1792, l'image symbolique du garde national devient celle du sans-culotte qui en incarne la version populaire et révolutionnaire ainsi que le mythe de l'unanimité du Tiers de 89 : pour la retrouver, les autres gardes nationaux doivent accepter de lui ressembler. L'éradication du modérantisme qui devient un fondement de la Terreur est analysée ensuite sous l'angle de la part que prend la Garde nationale dans l'émergence de celle-ci comme refus des oppositions politiques. L'auteur avance l'idée selon laquelle la Garde nationale avait jusque-là servi à la fois à la minorité activiste à imposer une ligne égalitariste et aux conservateurs à exercer un « freinage ». D'où, par contrecoup, la hantise du modérantisme chez les montagnards et Robespierre et leur volonté d'imposer une ligne médiane (non plus au sens de La Fayette) que la Garde se devrait d'incarner en même temps qu'elle devrait coïncider plus que jamais avec le mythe de l'unité.
- 9 Elle est reprise en main à partir du 10 octobre 1793 au cours d'une politique de centralisation qui aboutit à une dépolitisation. Celle-ci réussit au cours de la crise hébertiste puis finit par se retourner contre les Robespierriéristes. Mais comme l'échec du 9 Thermidor paraît dû seulement à l'incompétence d'Hanriot, le mythe unitaire est relancé et fait croire à la minorité des gardes sans-culottes qu'elle peut encore imposer sa ligne. Il en résulte les soubresauts de l'an III et le déclin final de l'institution ou du moins du mythe qu'elle incarnait, quasiment inscrit dans la constitution de l'an III par la disparition du droit de résistance à l'oppression.
- 10 En vendémiaire l'an IV, quand les gardes nationaux des sections les plus conservatrices se soulèvent, l'armée n'hésite pas à leur tirer dessus. C'est elle désormais qui incarne le mythe unitaire. On regrettera cependant – mais ce n'était pas le propos de l'auteur – que les rapports entre armée et garde nationale ne soient approfondis que tardivement, même si Roger Dupuy leur consacre le onzième chapitre de l'ouvrage. Par ailleurs, le prisme choisi nous paraît dans ce domaine trop exclusivement lié à la Garde nationale. Ainsi aurait-il fallu évoquer avant la levée en masse « l'assèchement » des bataillons par les levées de volontaires dès 1791 et les conséquences politiques qui en résultèrent. On se montrera également critique sur le fait que l'auteur place la Garde nationale au cœur de débats où, nous semble-t-il, cette place revient avant tout à l'armée, par exemple à

l'automne 1789. Inversement, les représentations que se font les hommes de la Révolution de la Garde nationale entretiennent des liens éminents avec la configuration d'une armée nouvelle née de la séquence révolutionnaire, même si leurs rapports peuvent devenir conflictuels. Peut-être cela aurait-il dû être marqué avec plus de force.

- 11 Le compte rendu ne prétend pas épuiser la richesse de cette somme, qui s'appuie sur d'abondantes citations et un imposant appareil critique. On regrettera d'autant plus qu'elle ne comporte pas de bibliographie.